

The background of the cover is a classical painting. In the foreground, two women are seated on a patterned cushion. The woman on the left has red hair styled in an updo and is looking towards the right. The woman on the right has dark hair with a red flower and is also looking towards the right. In the background, a man in a dark blue robe is seated with his back to the viewer. To the right, a woman in a white, translucent veil stands on a raised platform. A large, ornate brass instrument, possibly a trumpet or horn, is positioned on the right side of the scene. The setting appears to be an interior room with blue and white tiled walls.

Steinunn
Jóhannesdóttir

L'esclave islandaise

Livre 1



Gaia

L'esclave islandaise – Livre 1

Steinunn Jóhannesdóttir

Traduit de l'islandais par Éric Boury

En 1627 aux îles Vestmann, au sud de l'Islande, les maisons de tourbe sont fouettées par les vents. À la fin de la saison de pêche, les retrouvailles sont fougueuses, mais brèves.

Une nuit, des pirates venus d'un monde lointain font irruption : ils violent, tuent, et séquestrent 400 Islandais lors de ce qu'on appellera le Raid des Turcs. Guðriður est enlevée avec son petit garçon. Emportés au-delà des mers du Sud, ils seront tous vendus comme esclaves. La jeune femme, battue et convoitée, est mise au service d'un dey et de ses quatre épouses. Elle découvre le climat torride et les richesses d'Alger la cosmopolite.

Reverra-t-elle un jour son pays natal et son homme ?

Roman d'aventures basé sur des faits réels, *L'esclave islandaise* est la saga en deux volumes d'une passionnante destinée.

Née en 1948 en Islande, **Steinunn Jóhannesdóttir** a étudié l'art dramatique et la psychologie à Reykjavík et Stockholm, le français à Toulouse. Elle a écrit des pièces de théâtre et scénarios, des livres pour enfants et jeunes adultes, des nouvelles, biographies et documentaires.

Elle est pour la première fois traduite en français avec *L'esclave islandaise*.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

L'esclave islandaise

Livre 1

Ouvrage traduit avec l'aide du Centre National du Livre, Paris.
Ouvrage publié avec l'aide de Bókmenntasjóður / Icelandic
Literature Fund, Reykjavík.

Steinunn Jóhannesdóttir

L'esclave islandaise

Livre 1

traduit de l'islandais par Éric Boury

roman inspiré de sources historiques

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Reisubók Guðríðar Símonardóttur

Illustration de couverture :
© akg-images / Album / Prisma

© Steinunn Jóhannesdóttir, 2001.
Publié par accord avec Forlagid Publishers House (www.forlagid.com)
et The Parisian Agency, France.
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2017
ISBN 13 : 978-2-84720-786-6



L'itinéraire de Guðrīður Símonardóttir. Dessin de Jean-Pierre Biard.

Introduction

Algérie

– Ce qui te pèsera le plus, c'est sans doute la foule, m'a assuré Hélène Cixous lors d'une brève conversation que j'ai eue avec elle quelques jours avant mon départ pour l'Algérie.

– Et pas la chaleur ?

– Non, la foule, a-t-elle répété. Les villes algériennes connaissent une formidable expansion démographique. C'est une véritable explosion.

Hélène Cixous est juive. Née à Oran, elle y a vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans avant de partir étudier en France où elle habite actuellement. Elle a consacré ces dernières années à la rédaction de ses souvenirs d'Algérie, ce qui est une bonne nouvelle pour moi, qui désire ardemment me plonger dans la lecture d'œuvres écrites par des femmes algériennes. C'est par les livres que j'ai dû me contenter d'approcher ce pays et la ville d'Alger, présente et passée. Khalida Messaoui et Assia Djebar sont devenues mes sources principales concernant la vie des femmes dans ce pays que j'essaie de comprendre depuis si longtemps. Elles écrivent sur leur propre vécu, sur celui de leurs ancêtres féminines, et sur une pléiade d'autres femmes. Dans un de ses livres, Assja Djebar cite Hélène Cixous : « J'ai appris à lire, à écrire, à hurler, à vomir en Algérie. » (*La Jeune Née*)

Lire, écrire, hurler, vomir.

Je demande à Hélène Cixous si Assja Djebar vit à Alger ou à Paris.

– Évidemment, elle vit à Paris, me répond-elle. Sinon, elle ne pourrait pas écrire.

– Elle ne va jamais en Algérie ?

– Non, ni elle ni moi n'y allons jamais. Mon dernier voyage remonte à 1972.

– 1972 ?!

Aurais-je mal compris ? N'avait-elle pas plutôt dit 1982 ou 1992 ?

– Là-bas, nous serions forcées de nous cacher. Je refuse de me rendre dans un pays où je dois vivre cachée !

J'observe le long collier à l'extrémité duquel se balance une grande main de Fatima. On m'a raconté que c'était le symbole de la solidarité féminine dans le monde arabe. Je me dis que malgré tout, elle continue ainsi de se définir comme une femme originaire de cette partie du monde, puis je me souviens que cette main est également un symbole juif. Hélène conclut :

– Mais toi, tu t'y plairas, tu n'auras aucun problème là-bas.

Quand j'avais interrogé le consul à Stockholm sur la tenue vestimentaire à adopter – faut-il que je mette un voile ? – il m'avait répondu : non, vous pouvez vous habiller comme vous le voulez.

À l'aéroport Charles-de-Gaulle, j'ai constaté qu'il ne m'avait pas menti. Dans la foule qui attendait d'embarquer sur le vol d'Air Algérie, il y avait aussi bien des femmes voilées que d'autres, habillées à l'occidentale. Je n'allais pas avoir besoin de sortir le foulard que j'avais rangé dans mon bagage à main. Les sièges n'étant pas numérotés à l'intérieur de l'avion, Einar et moi avons dû aller tout au fond pour être assis côte à côte. L'appareil était plein à craquer et de nombreuses mères voyageaient seules avec leurs deux, trois ou quatre enfants. Elles s'efforçaient de trouver des sièges pour les plus âgés et se faisaient réprimander par les hôtesses de l'air qui objectaient qu'il n'y avait pas assez de places assises pour les adultes. Or ces mères ne pouvaient évidemment avoir sur les genoux que les plus jeunes de leurs enfants. L'une d'elles, particulièrement belle, ressemblait à Tina Turner, ruisselante de sueur. Nous nous estimions heureux

d'avoir passé l'âge de voyager avec des petits. Cela dit, tous étaient très calmes et polis. C'étaient de magnifiques enfants.

Nous avons emporté dans nos bagages le dernier numéro de *L'Express* avec le président Bouteflika en couverture, laquelle était barrée par un bandeau affirmant : *L'Algérie en panne*. En survolant le pays, nous avons aperçu par les hublots une alternance de belles rangées de champs et de forêts, exactement comme en France, sur la côte espagnole ou à Majorque. Mais en approchant de la ville, nous avons cru distinguer des bidonvilles sur sa frange et nous avons pensé : L'Algérie semble fertile. Comment se peut-il qu'elle soit en panne ?

Dans un pays où la violence a récemment mené le jeu pendant huit ans et où plus de cent mille personnes ont péri dans les affrontements entre les extrémistes religieux et l'armée, il ne faut peut-être pas s'étonner que les rouages de l'économie ne se soient pas remis à tourner à plein régime dès qu'on a annoncé le retour au calme. Les journaux français affirment que ces violences continuent toutefois de faire deux cents victimes par mois. Tout pays a besoin de temps pour se remettre après de tels déchainements. Une vague d'assassinats a décimé cette terre. Beaucoup de gens ont soif de vengeance, et le propre des règlements de comptes, c'est qu'ils sont interminables. Il nous suffit d'aller en Irlande du Nord pour nous en souvenir. Une mauvaise politique économique et une répartition extrêmement injuste des richesses engendrent inmanquablement l'extrémisme religieux, la pauvreté et l'ignorance. Voilà pourquoi il importe avant tout de se souvenir que le tissu économique et l'emploi étaient plus ou moins en ruine avant le début de cette guerre civile, et c'est d'ailleurs là que se trouve sa principale origine. L'Algérie était une dictature calquée sur le modèle soviétique, et l'effondrement du communisme, aussi bien en Union soviétique qu'en Europe de l'Est, a eu des conséquences dans les anciennes

colonies africaines des pays d'Europe de l'Ouest. L'Algérie n'est pas le seul pays africain à être « en panne ». Mais les conflits religieux qui se sont invités dans cette guerre civile l'ont rendue plus haineuse et plus difficile à appréhender qu'ailleurs. Dans cette seconde guerre d'Algérie, les deux camps se disputaient la direction des affaires économiques, mais l'affrontement portait également sur la religion et le système de valeurs. Certains allaient jusqu'à dire que l'enjeu de cette guerre était la place de la femme dans la société. Voire qu'elle concernait leur tenue vestimentaire !

Quand nous avons posé le pied sur la terre algérienne, le jour commençait à décliner et la température était agréable en ce 20 juin de l'année 2000. La ville semblait aussi bien gardée aujourd'hui que trois siècles plus tôt, à l'époque où on l'appelait justement Alger la ville bien gardée (El-Djezair-beni Mezghanna), ou encore « la ville aux mille canons » ; partout, il y avait des soldats et des hommes de la police militaire. Ce qui m'a le plus frappée est peut-être d'ailleurs de voir toutes ces armes que les soldats et les policiers portaient en bandoulière ou à leur ceinture. Je suis si peu habituée à de telles manifestations de virilité. Un homme armé ne m'inspire aucune confiance. Je ne connais la guerre que par le cinéma et la télévision.

Le terminal, plutôt délabré, me rappelait l'ancien aéroport de Keflavík. Il n'avait rien à voir avec ceux, modernes et magnifiques, d'Agadir ou de Casablanca au Maroc, seul pays musulman que nous connaissions un peu, et auquel nous passions notre temps à comparer l'Algérie. L'aéroport Houari-Boumédiène n'était orné d'aucune décoration, d'aucune mosaïque oppressante, ni de quoi que ce soit qui renvoyât à l'islam. Il n'y avait ici que des gardes en armes et une foule de gens qui attendaient leurs bagages. Deux des nôtres apparurent enfin sur le tapis roulant, mais le troisième manquait à l'appel, celui qui contenait les

livres : l'indispensable dictionnaire français, mes carnets de notes encore vierges et les ouvrages *Alger, la mémoire* ainsi que *La vie quotidienne au temps de Louis XIII*, dont j'avais, avec mon optimisme, imaginé que je trouverais le temps de les lire. J'y avais placé toutes les choses susceptibles d'éveiller la suspicion des douaniers chargés de vérifier les bagages. J'avais glissé dans la valise contenant mes vêtements la traduction islandaise du Coran, la version de Helgi Hálfðanarson, que j'avais enveloppée dans des foulards.

Nous avons attendu l'arrêt du tapis, mais la valise n'est pas arrivée. Les gardes nous ont observés un moment, puis conduits à un comptoir où nous avons pu déclarer la disparition de notre bagage. Un vieil homme usé assis dans un cagibi vétuste a consigné sur un carnet le numéro d'enregistrement de la valise. Cette façon de faire ne nous inspirait pas franchement confiance et je me demandais comment j'allais bien pouvoir remédier à la perte très probable de mes livres. Nous passions le dernier portique de contrôle en agitant nos passeports quand les militaires nous ont interrogés sur le contenu de la sacoche qu'Einar portait en bandoulière. C'était un caméscope que nous avions « oublié » de déclarer. Ils ont emmené Einar à l'écart pour qu'il leur montre l'appareil, qu'il déclare sa valeur marchande ainsi que les devises que nous importions dans le pays. Sur quoi, ils nous ont laissés passer.

À l'extérieur, nous avons été accueillis par une brise brûlante et un concert de chants d'oiseaux qui volaient en battant des ailes à toute vitesse entre de magnifiques palmiers. « Bienvenue, bienvenue, bienvenue, pépiaient-ils. Quel plaisir de vous voir ici. Quel plaisir de vous recevoir ! »

Alger – ville secrète – si longuement désirée.

Cette ville où près de quatre cents Islandais enchaînés ont débarqué à la mi-août 1627.

Ce sont de vraies armes et des chants d'oiseaux qui nous ont accueillis.

Est-ce ainsi que, jadis, nos compatriotes ont été reçus ?

Si ce n'est qu'alors, la foule compacte portait sans doute à la ceinture des sabres et des couteaux acérés ?

Le taxi que nous avons pris était un vieux tacot jaune soleil, le chauffeur avait posé une serviette de bain élimée sur le tableau de bord. Nous constaterions plus tard qu'il n'était pas le seul à recourir à cette technique destinée à le protéger de la chaleur. Sur le trajet, nous dépassions de jeunes garçons qui vendaient des pare-soleil nettement plus efficaces en carton recouvert d'aluminium.

Quand nous avons atteint la grille de l'hôtel, j'ai eu à nouveau l'impression d'arriver à l'ancien aéroport de Keflavík. Des gardes armés sortirent de leurs guérites pour venir contrôler le contenu du coffre avant de nous laisser entrer dans le parc du Hilton à douze étages, l'International Algere Hotel. Nous avons suivi les recommandations des autorités américaines qui conseillent à leurs ressortissants désireux de séjourner en Algérie de prendre une chambre dans un hôtel de luxe surveillé par l'armée. Même le hall était gardé.

Nous étions cependant inconnus à la réception qui n'avait aucune réservation au nom de Haraldsson, ni à celui de Jóhannesdóttir.

Nous avons présenté le bon de confirmation remis par l'agence de voyages Samvin Travel : personne n'y comprenait rien. Nous n'avions aucune chambre pour cette nuit-là.

Voilà qui commence bien, avons-nous pensé, inquiets face à cette perspective peu réjouissante.

Il est finalement apparu que nos noms avaient été rayés de la liste des clients car nous étions arrivés plus tard que prévu. Comme nous avons pris du retard en attendant notre valise à l'aéroport, l'hôtel avait attribué notre chambre à d'autres.

– Mais nous allons arranger ça, ont promis les réceptionnistes. Nous allons arranger ça.

Et après un long moment, on nous a remis la clef d'une immense suite inoccupée.

Il faisait un froid glacial dans la chambre meublée d'un lit king-size ou peut-être sultan-size, voire pourquoi pas harem-size. La climatisation était au maximum et l'idée nous traversa que ce serait tout de même le comble d'attraper un rhume dès le début de notre séjour dans les pays chauds.

Le lendemain matin, on nous donna une chambre conforme à celle que nous avions réservée, notre valise égarée avait été retrouvée et j'ai eu une pensée bienveillante pour le vieil homme dans le cagibi délabré de l'aéroport. En fin de compte, sa façon de faire était plus fiable qu'elle en avait l'air. J'ai ensuite appelé le seul contact que j'avais dans ce pays : le professeur Moulay Belhamissi, docteur en Histoire, spécialiste de la Méditerranée à l'époque de l'Empire ottoman, mais également des questions militaires liées à la ville d'Alger. J'avais lu deux livres de lui pendant mon séjour à Paris, à l'automne 1998 : *Alger, la Ville aux mille canons* et *Les Captifs algériens et l'Europe chrétienne (1518-1830)*. L'historien Porsteinn Helgason, qui a consacré de nombreuses années à la rédaction d'une thèse de doctorat sur le Raid des Turcs, entretient avec cet homme une correspondance irrégulière et l'a informé de ma visite. Belhamissi a immédiatement répondu à son courriel en proposant de m'assister en toute chose. La question était maintenant de savoir s'il tiendrait parole.

Heureux d'avoir de mes nouvelles, Belhamissi a voulu nous rencontrer au plus vite afin de nous faire visiter la ville, de nous inviter à manger chez lui et nous montrer un certain nombre de choses qu'il avait en tête, mais dont il nous parlerait plus précisément de vive voix.

Peu après, il est entré dans le hall de l'hôtel. Je l'ai reconnu pour avoir vu son visage sur les quatrièmes de couverture,

même si les photos étaient floues. Belhamissi est un bel homme, sexagénaire, qui vient de prendre sa retraite. Nous nous sommes salués chaleureusement et il m'a présenté sa copiste. Puis nous sommes allés nous asseoir tous les trois, il m'a posé des questions concernant l'objet de mon travail et le Raid des Turcs. Cet événement l'intéresse beaucoup, il a d'ailleurs écrit sur le sujet un article qu'il a transmis à Porsteinn, lequel me l'a ensuite passé. Cet article très bien écrit contient cependant quelques affirmations douteuses, de même qu'un certain nombre d'erreurs sur les données chiffrées ou géographiques, qui hantent de longue date les publications étrangères consacrées à la question et que je me suis vue forcée de corriger quand il m'a demandé de lui faire part de mon opinion. Le professeur avait beau faire la tête, il continuait de m'interroger. J'ai alors sorti une photocopie de l'ouvrage *Le Raid des Turcs en Islande*, publié par la Société d'Études historiques, 1906-1909 afin de lui montrer d'où je tenais mes réponses. Compilation des sources conservées en Islande, ce livre est une mine d'informations pour quiconque s'intéresse à cet événement.

Le professeur a hoché la tête, l'air soucieux, plongé dans les fac-similés de factures hollandaises et les listes de noms islandais auxquels il ne comprenait rien, puis il a déclaré :
– Il faut beaucoup corriger, il faut beaucoup corriger.

Il faut beaucoup corriger.

La phrase du professeur a résonné dans ma tête tout le reste de mon séjour. N'était-ce pas justement le but de mon voyage que de corriger un certain nombre de mes préjugés sur la ville d'Alger et le mode de vie de ses habitants, aussi bien aujourd'hui que dans la première partie du XVIII^e ? Des idées préconçues qu'on se fait inmanquablement sur des lieux, des peuples et un passé avec lesquels on ne peut se familiariser que par les livres. Il manque tant de choses pour compléter l'image. Il y a tant d'angles morts dans nos regards. Toutes nos connaissances ne sont que fragments.

Depuis le balcon de ma chambre, on voyait la « Baye d'Alger », ce lieu dont j'avais vu tant de gravures sans percevoir sa véritable nature. L'hôtel était en léger surplomb, au centre de la baie. La bande de terre qui le séparait de la mer était une alternance de bois de pins vert sombre et de terre rouge et pelée. Les joggeurs disparaissaient dans les bois, réapparaissaient, avant d'y disparaître à nouveau. Sur ma droite, j'apercevais une ville qui m'était inconnue et atteignait l'extrémité du cap Matifou. À gauche s'étendait la ville d'Alger elle-même. Une brume de chaleur occultait les montagnes que j'avais pourtant imaginé voir, pensant qu'Alger était bâtie à flanc de coteau. J'avais donc mal interprété les antiques gravures. Certes, la ville est construite sur une pente assez abrupte et couverte de forêts qui partent de la rive occidentale de la baie. Mais cela n'a rien à voir avec ce qu'on appelle habituellement une pente montagneuse en Islande, cela ressemble plutôt à un demi-bol assez profond. Ou si l'on préfère, à un cirque romain comme celui que nous ne tarderions pas à voir à Tipaza. Au-dessus de la ville, l'altitude continue d'augmenter, puis un haut plateau tapissé de vignobles, de forêts et traversé de petites vallées prend le relais. Les montagnes sont bien loin.

Il faut beaucoup corriger.

J'ai également dû réviser mes idées sur le quotidien de la population.

Dans les informations parcellaires provenant d'Algérie depuis une décennie, la violence aveugle et les exactions commises par les terroristes occupent un tel espace que le sang des victimes a coloré pour ainsi dire l'intégralité du pays et l'image qu'on s'en fait. J'ai lu une foule de témoignages sur la terreur engendrée par d'horribles massacres commis à la faveur de la nuit. La peur repose, tel un cauchemar, sur l'ensemble de cette société. Pourtant, on a l'impression que cette nation de trente millions d'âmes garde son calme bien que cent mille personnes aient été mutilées et aient perdu

la vie. Les gens s'efforcent de faire abstraction de la terreur dans leur vie quotidienne. Depuis la concorde civile, votée par une écrasante majorité d'électeurs en septembre 1999, la violence a reculé. Les « égorgeurs » ont déserté les grandes villes. On n'affiche pas sa peur au grand jour. Pour la plupart des gens, la vie suit son cours. Ils partent travailler, transpirent, se retrouvent bloqués dans les embouteillages, klaxonnent, font les courses, cuisinent, mangent du couscous, s'occupent de leurs enfants, font l'amour et dorment. Peu de gens craignent d'être égorgés pendant la nuit. Peu de gens perdent la vie de cette manière terrifiante. Mais la société est très cloisonnée et les pauvres nombreux. Beaucoup ne possèdent pas grand-chose. Certains en sont réduits à la mendicité. Pourtant, c'est au Maroc que les mendiants sont les plus visibles. Le mode de vie semble plus occidental que ce à quoi je m'étais attendue, l'islam n'imprime que modérément sa marque sur la rue. La moitié seulement des femmes se couvre la tête, porte des djellabas et des voiles. Ce sont surtout les plus âgées qui se cachent également le visage. J'essaie de retenir ma consternation et la colère que fait naître en moi cette version de l'oppression féminine. Peu de choses me déplaisent autant que les morceaux de tissu brodé dont ces vieilles femmes couvrent leur nez et leur bouche. Une antique coutume veut que le bas de ces tissus soit brodé dans le but paradoxal d'attirer l'attention sur le visage, on s'en rend compte en regardant les gravures du XIX^e. Je trouve ces voiles d'autant plus terribles que les femmes qui les portent ont passé un temps fou à les broder.

Je me garde d'exprimer au grand jour mon opinion tant que je séjourne dans ce pays.

En tant qu'hôte étrangère, je me contente d'accepter et d'être reconnaissante de la délicieuse hospitalité qu'on me témoigne. Partout où nous allons, les gens veulent nous aider. Ils nous portent à bout de bras. Partiellement car il y a

si longtemps que des étrangers ne se sont pas risqués ici après ces huit années d'isolement. Les Italiens ont été les premiers à revenir, dès le retour au calme. Les ambassades qui avaient été fermées et transférées à Tunis au début de la vague de violences ont repris leur activité. Les gens commencent à revenir. Les cousins et parents plus ou moins proches vivant en France. Nous, qui arrivons d'Islande et sommes parmi les premiers Européens du Nord. Nous sommes accueillis comme des chefs d'État. Ou comme une eau désaltérante après dix années de sécheresse. Et nous nourrissons une passion tellement innocente. Le XVII^e siècle ! La période corsaire ! L'époque turque. Leur âge d'or.

Ceux qui s'y connaissent tiennent à nous parler de cet âge d'or.

Dans la matinée qui a suivi notre première rencontre, le professeur Belhamissi nous a conduits au Musée national à bord de sa petite Atos fabriquée en Corée. Il nous a présentés au conservateur qui nous a ensuite confiés à quatre femmes chargées de guider nos pas vers le passé. Deux d'entre elles portaient un voile maintenu par une épingle sous le menton de manière à cacher leur gorge. Les deux autres étaient habillées à l'occidentale, la première vêtue d'un long chemisier et d'une jupe plissée, l'autre d'une jupe en jean et d'un pull-over à manches courtes qui laissait clairement deviner ses formes. Elle décolorait ses cheveux noir de jais. Pour ma part, je portais un ample pantalon en lin et un corsage sous une chemise à manches longues qui volaient au vent. J'avais décidé de ne jamais me mettre bras nus à l'extérieur de l'hôtel. Personne ne devait voir mes formes.

L'une des filles voilées parlait au nom des trois autres. Archéologue de profession, c'était une ancienne étudiante du professeur Belhamissi, tout comme le consul de Stockholm et bon nombre de ceux que nous serions amenés à rencontrer. Elle s'exprimait dans un français très clair et très beau, extrêmement facile à comprendre, et détenait la réponse à

la plupart des questions que nous lui posions. Mais quand je l'ai interrogée sur l'ancien cimetière chrétien de la ville, elle n'a pas su quoi me dire. Il lui semblait improbable que des esclaves chrétiens aient été inhumés dans un cimetière réservé. Les Juifs avaient jadis eu leur propre quartier et leur cimetière. Les chrétiens avaient vécu dans ce qu'on appelait les Bains* où on trouvait des églises, mais elle n'avait connaissance d'aucun cimetière. À son avis, ces esclaves n'avaient pas été inhumés en terre consacrée.

N'ayant pas emporté mes photocopies, je n'ai pu les sortir et je craignais de ne pouvoir lui donner plus de précisions en français car je ne me rappelais plus où j'avais appris l'existence de ce cimetière. Ce n'est qu'à mon retour à l'hôtel que j'ai trouvé le lieu dans le livre de Pierre Dan intitulé *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, ouvrage fondamental sur les Barbaresques. Pierre Dan est venu à Alger en 1634. Voici ce qu'il en dit : « Cimetiere des Chrestiens, qui en Alger est tout au bord de la mer, hors de la porte de Babaloy, auprès de celui des Juifs** . »

Je connais aujourd'hui l'emplacement de ce cimetière qui a accueilli nos compatriotes pour leur dernier repos et que certains ont rejoint dès l'automne 1627 car un certain nombre d'entre eux ont débuté leur séjour aux Barbaresques en y mourant. Peu avant que le pasteur Ólafur Egilsson ne soit envoyé en Islande pour rassembler une rançon, le vingtième jour du mois de septembre, ce dernier apprit par un Français qui lui donna des chaussures à mettre à ses pieds et un pot d'alcool fort que « les Islandais rendaient l'âme ou étaient alités çà et là en ville, ce qui ne nous agréa

* L'auteur utilise la forme *bagno* qui fait référence à d'anciens bains dans lesquels étaient enfermés les esclaves à Constantinople. C'est le mot italien *bagno* qui a donné le terme « bain » en français. Plusieurs sources françaises du XVII^e mentionnent ces Bains – parfois sous la forme *baing* – dans le contexte nord-africain.

** En français dans le texte.

point, et il m'apprit également que dans le cimetière des Chrétiens, ils étaient maintenant au nombre de trente et un, car ces gens ne supportent pas la chaleur terrifiante qui règne là-bas ».

Pendant nos journées de juin à Alger, nous transpirions beaucoup dès que nous quitions les atmosphères climatisées. La température oscillait entre 27 et 33° C à l'ombre. Mais les gens du cru nous assuraient qu'il fallait attendre juillet et août pour qu'il fasse vraiment chaud. Le pire, c'était août. Or c'est justement en août que nos compatriotes enchaînés ont été conduits jusqu'au marché des esclaves dans leurs habits élimés en toile de laine.

Et c'était en juin que repartirent vers l'Islande ceux qui avaient été libérés en 1635-1636. Guðríður Símonardóttir, la femme qui m'a entraînée jusqu'ici après m'avoir conduite dans bien d'autres pays et dans bien d'autres villes, a été libérée le 12 juin, après tous les autres. Dans la facture présentée par l'émissaire hollandais Wilhielm Kiffit attestant du rachat de 28 femmes islandaises et de 22 hommes danois, norvégiens ou islandais, voici ce qu'on dit d'elle :

Ad. [1636] 12 (junij) dito gekaufft vann
die weduwe van allj Dey
gudridur Simonsdochter
vor 200 Rd. dar zu sie Sellfft
20 Rd. furniert vnnde Jhc Rd.180:-
Portgellt..... Rd. 62:-

Rd. 242

Facture acquittée pour la libération de Guðríður Símonardóttir le 12 juin 1636.
Extrait du livre *Tyrkjaránið á Íslandi 1627 (Le Raid des Turcs en Islande, 1627)*.

| | |
|--|--|
| | Rd. 160:— |
| Anno 1636: Ad. 9 Junij von hamet andibaschy Ornia Jons- dochter vor 120 Rd. dar zu sie sellfft verschafft 20 Rd. | Rd. 100:— |
| Portgellt | Rd. 60:— |
| | <u>Rd. 160:—</u> |
| Ad. 11 Junij gekaufft vonn Salj Abdraham Molet: Ou- luf andrissdochter | Rd. 215 ¹ / ₃ :— |
| Portgellt | Rd. 63 ¹ / ₃ :— |
| | <u>Rd. 279:—</u> |
| Ad. 12 dito gekaufft vann die weduwe van allj Dey gudridur Simomsdochter vor 200 Rd. dar zu sie Sellfft 20 Rd.ourniert vnnde Jhc | Rd. 180:— |
| Portgellt | Rd. 62:— |
| | <u>Rd. 242:—</u> |

La somme est parmi les plus élevées ayant été payées pour les femmes. La contribution de Guðríður elle-même, à hauteur de 20 riksdals, est considérable. Le montant de sa rançon représente donc un total de 262 riksdals. Seules deux autres femmes parmi les 28 libérées ont pu s'acquitter partiellement de leur rançon, comme Guðríður. Árný Jónsdóttir, payée 160 riksdals par Kiff, ce qui incluait les taxes portuaires, a également contribué à hauteur de 20 riksdals. Quant à Margrét Árnadóttir, libérée pour 184 riksdals, taxes comprises, elle a réglé 4 riksdals, également déduits de la facture dont Kiff demandait paiement.

On quitta le port le 22 juin. La date figure sur la facture présentée par Kiff qui fait également état des frais de nourriture des anciens prisonniers. Il a payé un riksdal par jour pour chaque esclave ou servante libérés. Il s'est acquitté de 10 riksdals pour Guðríður Símonardóttir qui, libérée en dernier, figure en fin de liste. En outre, il a facturé 50 riksdals pour des chaussures et des manteaux. Le voyage du groupe

vers les terres chrétiennes, Livourne et Marseille est facturé 150 riksdals.

Guðríður Simonardóttir a donc pu arpenter pendant dix jours de juin les rues d'Alger en toute liberté et avec des chaussures neuves aux pieds, aussi longtemps que moi, 364 ans plus tard. Le 22 juin de cette année-là, le temps était peut-être comparable à celui qu'il fait aujourd'hui, de la brume de chaleur sur la terre et une mer d'huile. La ville, blanche, ceinte par ses murailles et les coteaux boisés d'un beau vert. Elle avait trente-huit ans et souffrait de douleurs à la poitrine.

Son voyage en Algérie avait pour origine l'un des événements les plus terribles de l'histoire islandaise, le Raid des Turcs.

La raison de mon voyage, c'était cette femme et son histoire. Une histoire en grande partie enfouie dans les profondeurs du temps d'où ne dépassent çà et là que quelques jalons qu'on pourrait nommer des faits. Entre ces jalons, j'ai tendu quelques hypothèses raisonnables, mais principalement des suppositions et parfois, introduit de la fiction, du roman.

Plus tard, d'autres que moi viendront et repéreront des erreurs ou des malentendus.

Il faudra beaucoup corriger.